

La critique de Pierre Cabanne

La XI^e Biennale de Paris

Une institution usée aux recettes dépassées

La XI^e Biennale de Paris présente au musée d'Art moderne de la Ville de Paris et au Centre Pompidou un panorama de trois cents artistes de quarante-trois pays âgés de moins de trente-cinq ans, sélectionnés en France par un groupe de critiques d'art et, pour l'étranger, par des commissaires nationaux. Elle comporte plusieurs sections : installations et environnements, peinture, sculpture, photo, cinéma, vidéo, etc. Une exposition d'architecture *A la recherche de l'urbanité* s'ouvre demain au Centre Pompidou, galerie du CCI. La biennale fermera ses portes le 3 novembre.

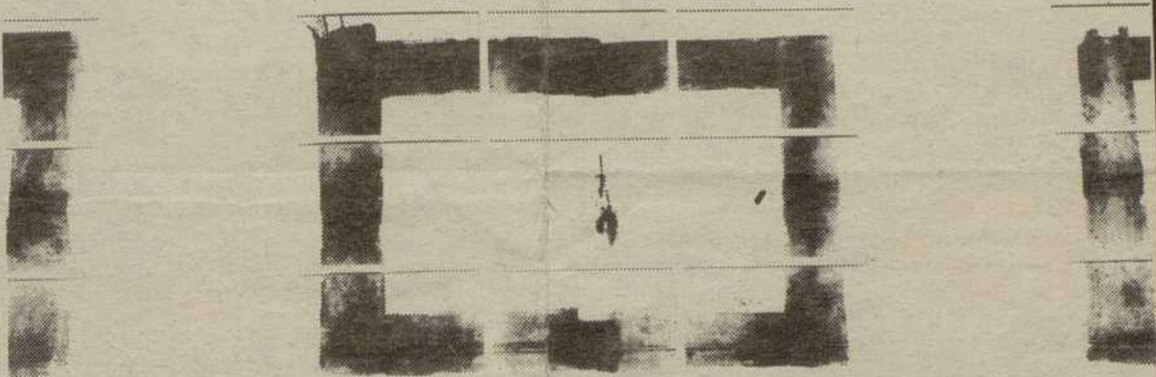
Il y a deux biennales, celle des pauvres et celle des riches. La première entasse, dans une atmosphère de kermesse à la frite, peinture, sculpture, vidéo et installations, dans le dédale du musée de la Ville de Paris remodelé sans esprit ; la seconde présente sous la protection muséale du Centre Pompidou quelques artistes pratiquant les mêmes disciplines, mais que l'ampleur de leur travail privilégie en écartant les gêneurs. Cette discrimination par la quantité est assez surprenante. Néanmoins, ici ou là, on retrouve la même stagnation conformiste, la même absence de créativité, la même confusion des recettes stylistiques éprouvées, qui est peut-être la caractéristique de l'époque. Comme, au Centre Pompidou, les choses sont mieux présentées, elles paraissent plus neuves...

Si quelques artistes manifestent une relative personnalité, c'est dans le cadre du double courant que l'on retrouve dans les deux musées : la postérité des expériences post-minimalistes, conceptuelles, environnements et performances, et leurs bricoleurs post-beuysiens essoufflés jusqu'à l'asphyxie, d'une part.

D'autre part, le pattern et affidés, mêlant le maniérisme décoratif post-matissien à l'imagerie folklorique kitsch.

On en retiendra l'absence de problématique ; le Groupe Normal qui représente la RFA balaie la cérébralité des avant-gardes et présente un produit frais immédiatement consommable, déjà bien installé sur le marché mondial avec sa bonne dose de naïveté besogneuse, de gentillesse cynique et de mauvais goût rigolo. C'est ce que M. Ludwig achète aujourd'hui ; d'ailleurs, son directeur artistique, Wolfgang Becker, est le sélectionneur allemand. C'est clair, non ?

La Biennale de Paris s'adresse aux moins de trente-cinq ans. Tant de fatigue ou d'impuissance dans la créativité traduit-il une situation généralisée, ou faut-il incriminer l'appareil bureaucratique d'une institution dominée par les notables de l'art et non par les jeunes eux-mêmes ? Les sélectionneurs ont-ils une juste mesure des travaux que généralement ils n'appréhendent qu'à travers des dossiers ? Les photos, parues au catalogue, des sélectionneurs français sont symboliques ; assis autour d'une table, ils



Bernard Borgeaud : « Réserves »

se passent des documents. Loin de moi l'idée de les accuser de frivolité ou d'absence d'information ; mais comme ils ne sont pas invités à avoir un contact réel avec les expériences qu'ils collationnent, ils sont évidemment peu à même d'en apprécier directement le contenu ou la portée.

Sans mésestimer le rôle difficile du délégué général Georges Boudaille, il serait intéressant que chaque année un critique d'art différent prenne en main, avec d'autres critiques et des artistes de moins de trente-cinq ans liés aux aventures du présent, l'organisation de la biennale. Il s'est passé beaucoup de choses dans le monde depuis la première en 1959, or les appareils sont restés les mêmes ; une biennale des jeunes devrait être la double expression de l'aventure

critique et de l'aventure plastique. Mais peut-être est-ce impossible en France restée à l'écart par absence d'ouverture, bureaucratisme institutionnel et pénurie de moyens, de l'une et de l'autre.

Dans le fatras des deux biennales, on retiendra peut-être les codes sensoriels graphiques de Lemonnier, les sculptures de bois assemblées de Dave King, les environnements obsessionnels de Jockel Heenes et Geo Ripley, la rigueur d'épure du travail d'Emmanuel Saulnier, les grands assemblages construits et peints de Dominique Gauthier, les hiéroglyphes gestuels sur portées d'Aki Kuroda. Martial Thomas se donne bien du mal pour occuper beaucoup de place, à partir d'une promenade sur l'Alster à Hambourg en rapport avec dix-sept métropoles, qui mise davantage sur

l'accumulation que sur l'efficacité, Bernard Borgeaud a trop regardé Degottex, Gérard Garouste essaie de renouveler le décoratif.

Les Américains ne présentent pratiquement que des artistes vidéo, la section la plus neuve de la biennale. Quant aux Chinois, quelle naïveté optimiste et quelle sensibilité dans l'imagerie au second degré ! Les gens du Groupe Normal sont des cérébraux à côté ! A institution usée, biennale fatiguée, une double question se pose : comment la renouveler ou comment s'en débarrasser ?

Pierre Cabanne

Prochainement les autres manifestations autour de la biennale : le programme vidéo et la section photo.

LE FIGARO (Q)

37, rue du Louvre - 9^e EDITION "A"

24. Sept. 1980

La photographie à la Biennale

La Biennale de Paris présente les œuvres d'artistes du monde entier âgés de moins de trente-cinq ans au musée d'Art moderne de la ville de Paris et au centre Georges-Pompidou. Avant de publier un article d'ensemble sur cette manifestation, nous avons demandé à Michel Nuridsany, qui a participé aux travaux de la commission de sélection des photographes, de commenter la Section photographie, qui est créée pour la première fois à la Biennale.

Tout le monde « découvre » la photo. Mais si beaucoup l'utilisent pour être à la mode, il en est peu qui la servent ou qui, du moins, permettent à des photographes de s'exprimer réellement, d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes et de leurs possibilités. C'est pourquoi il faut saluer avec enthousiasme l'initiative de Georges Boudaille qui accueille cette année la photographie en tant que telle — et non seulement les artistes utilisant la photographie — à la Biennale de Paris qui prend ainsi en compte l'incontestable évolution de cet art depuis peu.

Une nouvelle génération de photographes est, en effet, en train de naître, qui n'a plus rien à voir avec le reportage et qui expose non seulement dans les galeries spécialisées mais encore dans les galeries de peinture et les musées. C'est cette génération de jeunes que nous découvrons ici non organisée, pas encore fixée et c'est tant mieux. Nous assistons là à une explosion de vitalité qui s'exprime avec une éblouissante évidence, par exemple dans l'œuvre de Tom Drahos, merveilleuse de fraîcheur, d'invention. Tom Drahos, c'est un jaillissement.

Sara Holt, dont j'avais beaucoup aimé le livre réalisé en collaboration avec Carole Naggar, *Night Light*, nous montre ici,

montées selon une progression quasi musicale, des images superbes enregistrant la trace du mouvement des étoiles dans le ciel. Ici la photo sert à rendre visible ce que l'œil ne perçoit pas. Paradoxalement la photo, qui est l'art d'arrêter le mouvement, suggère un mouvement qui n'existe que pour l'appareil, la surface sensible et un degré de réalité auquel nous n'avons pas accès.

Gloria Friedmann développe à travers la photo une intéressante interrogation sur les rapports du corps et d'un monde envahi d'objets.

Sophie Calle, qui n'est pas une « vraie » photographe, met, certes, en œuvre le « voyeurisme » inhérent à toute une partie de l'activité photographique en demandant à des amis et à des inconnus de venir dormir dans un lit (le sien) et en prenant une photo toutes les heures mais, comme Resnais dans *Mon Oncle d'Amérique*, elle tente d'abord, d'une manière très originale, de faire s'interpénétrer deux moyens d'investigation du réel : la science et l'art. Elle montre ici, entre autres, que ce témoin, paraît-il, objectif qu'est la photo, agit en fait comme un intrus et se comporte en acteur.

Eva Klasson, elle, nous comble. C'est la seule photographe, je dis bien la seule, qui poursuive depuis quatre ou cinq

ans une évolution d'une telle cohérence, s'approfondissant, s'enrichissant d'année en année plus incandescente à chaque fois. Tous les autres jeunes photographes ont sombré après nous avoir intéressés un an ou deux. Elle seule demeure, aussi originale, solitaire et passionnante qu'à ses débuts, plus sûre maintenant de pouvoir tout oser. Et elle ose, Eva Klasson ! Elle accepte de se mettre en danger. C'est merveille de voir avec quelle liberté elle s'exprime désormais.

Sa recherche se fonde essentiellement sur l'emploi du gros plan. Mais ces gros plans, en même temps qu'ils nous apportent certaines précisions, troublent notre perception, remettent en question notre acquis, nous proposent d'autres possibles. La photo n'enregistre pas ici purement et simplement une trace du monde physique, elle porte l'inquiétude au sein des apparences. Eva Klasson avait photographié ainsi son corps et son environnement immédiat : sa chambre. Ici elle tente, semble-t-il, dans des groupes de photos, de rassembler ces deux investigations. C'est extraordinaire...

La Biennale nous offre donc un large éventail de ce que la jeune photographie compte de plus passionnant. Mieux encore, à cette occasion, peintres et photographes se sont mêlés. Se sont parlés. De ces rencontres, de ces échanges, de cette confrontation, on ne peut attendre, me semble-t-il, que d'excellentes choses. Ainsi la photographie commence à sortir de son isolement.

Michel NURIDSANY

L'AUREOLE

100, rue de Richelieu - 2^e

24. Sept. 1980

La photographie à la Biennale

La Biennale de Paris présente les œuvres d'artistes du monde entier âgés de moins de trente-cinq ans au musée d'Art moderne de la ville de Paris et au centre Georges-Pompidou. Avant de publier un article d'ensemble sur cette manifestation, nous avons demandé à Michel Nuridsany, qui a participé aux travaux de la commission de sélection des photographes, de commenter la Section photographie, qui est créée pour la première fois à la Biennale.

Tout le monde « découvre » la photo. Mais si beaucoup l'utilisent pour être à la mode, il en est peu qui la servent ou qui, du moins, permettent à des photographes de s'exprimer réellement, d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes et de leurs possibilités. C'est pourquoi il faut saluer avec enthousiasme l'initiative de Georges Boudaille qui accueille cette année la photographie en tant que telle — et non seulement les artistes utilisant la photographie — à la Biennale de Paris qui prend ainsi en compte l'incontestable évolution de cet art depuis peu.

Une nouvelle génération de photographes est, en effet, en train de naître, qui n'a plus rien à voir avec le reportage et qui expose non seulement dans les galeries spécialisées mais encore dans les galeries de peinture et les musées. C'est cette génération de jeunes que nous découvrons ici non organisée, pas encore fixée et c'est tant mieux. Nous assistons là à une explosion de vitalité qui s'exprime avec une éblouissante évidence, par exemple dans l'œuvre de Tom Drahos, merveilleuse de fraîcheur, d'invention. Tom Drahos, c'est un jaillissement.

Sara Holt, dont j'avais beaucoup aimé le livre réalisé en collaboration avec Carole Naggar, *Night Light*, nous montre ici,

montées selon une progression quasi musicale, des images superbes enregistrant la trace du mouvement des étoiles dans le ciel. Ici la photo sert à rendre visible ce que l'œil ne perçoit pas. Paradoxalement la photo, qui est l'art d'arrêter le mouvement, suggère un mouvement qui n'existe que pour l'appareil, la surface sensible et un degré de réalité auquel nous n'avons pas accès.

Gloria Friedmann développe à travers la photo une intéressante interrogation sur les rapports du corps et d'un monde envahi d'objets.

Sophie Calle, qui n'est pas une « vraie » photographe, met, certes, en œuvre le « voyeurisme » inhérent à toute une partie de l'activité photographique en demandant à des amis et à des inconnus de venir dormir dans un lit (le sien) et en prenant une photo toutes les heures mais, comme Resnais dans *Mon Oncle d'Amérique*, elle tente d'abord, d'une manière très originale, de faire s'interpénétrer deux moyens d'investigation du réel : la science et l'art. Elle montre ici, entre autres, que ce témoin, paraît-il, objectif qu'est la photo, agit en fait comme un intrus et se comporte en acteur.

Eva Klasson, elle, nous comble. C'est la seule photographe, je dis bien la seule, qui poursuive depuis quatre ou cinq

ans une évolution d'une telle cohérence, s'approfondissant, s'enrichissant d'année en année plus incandescente à chaque fois. Tous les autres jeunes photographes ont sombré après nous avoir intéressés un an ou deux. Elle seule demeure, aussi originale, solitaire et passionnante qu'à ses débuts, plus sûre maintenant de pouvoir tout oser. Et elle ose, Eva Klasson ! Elle accepte de se mettre en danger. C'est merveille de voir avec quelle liberté elle s'exprime désormais.

Sa recherche se fonde essentiellement sur l'emploi du gros plan. Mais ces gros plans, en même temps qu'ils nous apportent certaines précisions, troublent notre perception, remettent en question notre acquis, nous proposent d'autres possibles. La photo n'enregistre pas ici purement et simplement une trace du monde physique, elle porte l'inquiétude au sein des apparences. Eva Klasson avait photographié ainsi son corps et son environnement immédiat : sa chambre. Ici elle tente, semble-t-il, dans des groupes de photos, de rassembler ces deux investigations. C'est extraordinaire...

La Biennale nous offre donc un large éventail de ce que la jeune photographie compte de plus passionnant. Mieux encore, à cette occasion, peintres et photographes se sont mêlés. Se sont parlés. De ces rencontres, de ces échanges, de cette confrontation, on ne peut attendre, me semble-t-il, que d'excellentes choses. Ainsi la photographie commence à sortir de son isolement.

Michel NURIDSANY